

# **Assemblée du Désert**

Dimanche 4 septembre 2011

## **1911-2011 : Le centenaire du Musée du Désert**

---

### **Le passé composé du Musée du Désert**

par **Marianne Carbonnier-Burkard**,

vice-présidente de la Société de l'histoire du protestantisme français

C'est plutôt le temps du passé simple que j'emploierai pour évoquer le Musée du Désert depuis sa date de naissance en 1911. Mais comme le musée est né en plusieurs fois, en plusieurs temps, on peut bien parler, approximativement, d'un « passé composé ».

Sans compter un « passé antérieur », une pré-histoire. En effet, bien avant le Musée du Désert, le Mas Soubeyran était un « lieu de mémoire », identifié à la maison natale du chef camisard Pierre Laporte, le célèbre Roland. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ce lieu était connu dans les réseaux du « Réveil » méridional. Une arrière-petite-nièce Laporte, devenue méthodiste, ouvrait volontiers sa maison, et montrait la cachette, au fond du placard de la cuisine, la grosse bible et la lance de Roland. Après sa mort, en 1875, son fils, Jean-Louis Laporte, prit le relais ; il était diacre de l'Eglise réformée de Mialet ; avec lui, le Mas Soubeyran devint un but d'excursion pour les protestants de la région. Parmi ces visiteurs, le secrétaire général de la Société de l'histoire du protestantisme français (SHPF), Jules Bonnet, nîmois. Ému par le lieu et par la situation financière difficile du dernier Laporte, Bonnet poussa le président de la SHPF, Ferdinand de Schickler, à acquérir la maison en viager. Ce qui fut fait en 1880. Dix ans plus tard, Jean-Louis Laporte mourut ; la maison, propriété de la SHPF, resta à l'abandon. Les choses allaient changer en 1909, avec l'arrivée d'un nouveau président de la SHPF, Frank Puaux.

Nous approchons du moment de l'origine du Musée, le premier temps de l'histoire.

Frank Puaux, à 65 ans, était resté pasteur dans l'âme, toujours très actif dans les œuvres protestantes, et passionné par l'histoire des protestants français, en particulier l'histoire des camisards. En septembre 1910, il reprit contact avec la région camisarde, et renoua par la même occasion avec un ancien ami de la Faculté de théologie de Genève, Edmond Hugues, l'historien d'Antoine Court et des « synodes du Désert », qui s'était retiré à Anduze. Ensemble, ils firent la visite au Mas Soubeyran. La maison qu'avait habitée Roland était déserte, poussiéreuse, silencieuse. Puaux, d'accord avec Hugues, décida de la faire revivre en créant là un musée d'histoire, autrement dit un lieu pour rassembler, conserver et ouvrir au public des souvenirs d'un passé déjà lointain. Le « Musée du Désert » devait « raconter » l'histoire des camisards et plus largement l'histoire du « Désert », le temps où la religion réformée était interdite en France, de la Révocation de l'édit de Nantes

(1685) jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Ce projet de musée allait dans le sens de la politique de mémoire portée par la SHPF depuis les années 1880. Il allait aussi dans le sens d'une politique patrimoniale à l'échelle nationale et régionale, renforcée à la fin du XIXe siècle par la prise de conscience de la « fin des terroirs » en France (le « Museon Arlaten » de Mistral, ouvert en 1896 à Arles, a été un modèle pour le Musée du Désert).

En quelques mois, les quatre petites pièces au premier étage de la maison de Roland furent aménagées en salles thématiques. La « salle Roland et Cavalier », dans la cuisine, évoquait l'histoire des camisards, avec la « cachette de Roland », et sur le pétrin, la « bible de Roland » et la « fourche de Roland » : le coeur du lieu de mémoire primitif battait toujours là. Cette salle ouvrait d'un côté sur la chambre à coucher, rappelant la Révocation et les persécutions ; de l'autre sur une pièce devenue la « salle Antoine Court », avec les gravures et les objets des « assemblées au désert ». Cette salle était suivie de la « salle Rabaut », exposant l'avènement progressif de la tolérance, de l'affaire Calas à Rabaut Saint-Etienne. Mis en scène, mis sous vitrine ou sous cadre, les objets exposés formaient la trame d'un récit d'histoire avec *happy end*.

L'inauguration du Musée du Désert fut célébrée le 24 septembre 1911, en présence de 2500 fidèles des environs. On fit masse autour de la chaire portative du « désert » et de la bible de Roland. Frank Puaux expliqua le projet du Musée, dans le prolongement de celui de la SHPF :

*« En fondant le Musée du Désert, quel a été notre dessein, sinon de rendre notre histoire protestante encore plus vivante? Nous avons voulu recueillir pieusement les souvenirs de cette douloureuse période de la vie de nos Eglises, alors que dans les ténèbres de la nuit et de la persécution, pour célébrer leur culte proscrit, les fidèles se réunissaient au « désert ». <sup>a</sup>/<sub>b</sub>...<sup>c</sup>/<sub>d</sub> Est-il exemple dans l'histoire d'une foi aussi puissante que celle de ces pauvres persécutés ? <sup>a</sup>/<sub>b</sub>...<sup>c</sup>/<sub>d</sub> Qui ne s'inclinerait devant ces grands défenseurs de la première et de la plus sainte des libertés, la liberté de conscience ? »*

On chanta la Complainte des prisonnières de la Tour de Constance, du nîmois Antoine Bigot, en « patois ». Puis ce fut la prédication de Charles Babut, le grand pasteur de Nîmes. Après la bénédiction, l'assemblée entonna la « Cévenole ».

Pour Puaux et Hugues, ce n'était là qu'une première étape. Ils comptaient achever leur musée par un « monument » à la mesure des héros-martyrs, un « mémorial des temps sous la Croix ». Dès octobre 1912, ils lançaient un appel « aux protestants de France » pour financer la réalisation du Mémorial :

*« La foule obscure des martyrs inconnus qui, pendant un siècle, de la Révocation à l'édit de Tolérance, sont morts pour sauver et perpétuer la Réforme en France, attend encore son monument. »*

Le projet était ambitieux : il s'agissait de transformer une grange croulante dépendant de la maison Roland, de la reconstruire en un édifice « majestueux, où seraient inscrits les noms de tous les « témoins de la foi ». Le financement et le chantier n'allèrent pas sans peine. En septembre 1913, on put inaugurer la salle à la mémoire

des « prédicants et pasteurs martyrs ». Mais ce n'était encore qu'une étape. Le Mémorial devait être prolongé, à partir d'une autre ruine voisine, par une « chapelle » encadrée de deux ailes, à la mémoire de tous les persécutés.

Là-dessus arriva la guerre de 14. La pénurie de main d'œuvre, l'envolée des coûts, l'épuisement des campagnes de dons freinèrent le chantier. C'est seulement en 1922 que fut inauguré le Mémorial complet en quatre salles. Avec le mémorial, reliant le Désert et les « pays du Refuge », et faisant place aux femmes à travers les résistantes pacifiques de la Tour de Constance, le Musée redéployait la thématique du Désert dans le sens de l'idéal wilsonien de l'après-guerre, des valeurs de justice, de liberté, de droit des peuples.

Ainsi, en 1922, le programme des fondateurs était achevé. Le temps des fondateurs aussi : Puaux venait de mourir. Hugues allait mourir quelques années plus tard. Le Musée et l'assemblée annuelle étaient lancés. Mais c'est une « traversée du désert » qui attendait le Musée du Désert dès la fin des années 1920.

En effet, qu'avaient construit les fondateurs ? Un « lieu de mémoire » - le Musée et l'assemblée annuelle- cristallisant une identité protestante spécifiquement française. Une identité élaborée à partir du milieu du XIXe siècle, où protestantisme rime avec Ecriture et liberté de conscience, minorité persécutée et résistante, progrès de l'humanité et des valeurs de la démocratie. Peut-être anachronique déjà en 1911, le Musée du Désert a été encore plus contesté après le séisme de la première guerre mondiale, qui fit chanceler cet optimisme protestant libéral, relayé par le rêve d'un œcuménisme sans histoire.

Si ce lieu de mémoire a néanmoins pris sa place dans le paysage protestant français, il le doit sans doute à l'énergie des conservateurs successifs du Musée, après le temps des fondateurs : Pierre Hugues (de 1929 à 1966), puis Jean Carbonnier (de 1966 à 2003) (je ne parle qu'au passé), l'un et l'autre adossés à la SHPF. Plus profondément, il le doit à un contexte général – je pense à la déferlante patrimoniale et mémorielle amorcée en France au début des années 1980, légitimant le rôle structurant de la mémoire dans la construction de l'identité d'un groupe minoritaire, comme aussi dans la construction du lien religieux. Il le doit en même temps à la plasticité de la thématique du « désert », aux multiples harmoniques du mot, à la dynamique d'une histoire de souffrance, de résistance et de liberté. Il le doit peut-être aussi à l'attraction fédératrice d'une forme « idéal –typique » du protestantisme, l'épure d'une assemblée à ciel ouvert autour de l'Ecriture source.

Mais là, je sors du cadre fixé. Le présent et le futur du Musée du Désert sont pour tout à l'heure.